

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1849 \(19 Juillet - 14 novembre \)](#)[: François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Mercredi 7 novembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Mercredi 7 novembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Femme \(politique\)](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Posture politique](#), [Réception \(Guizot\)](#), [Relation François-Dorothée \(Politique\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1849-11-07

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Mercredi 7 nov. 1849

7 heures

Vous êtes la plus excellente et fidèle glace (miroir est trop petit) qui se puisse voir.
Vous me renvoyez toutes les hésitations, fluctuations alternatives du public qui

vous entoure. Hier, l'Empire infaillible ; aujourd'hui, impossible. Les brusques revirements d'inquiétude et de confiance d'abattement et d'entrain, ces oubli frivoles et ces préventions entêtées, ce mouvement perpétuel qui avance si peu, ce je ne sais quoi d'immobile, je devrais dire d'incorrigible qui persiste sous ce besoin insatiable de changement et de nouveauté, tout cela, qui est la France, et surtout Paris dans la France, tout cela est dans vos lettres. Tantôt vous le peignez parce que vous l'avez observé ; tantôt vous le reproduisez sans vous en douter. Ce qui, pour vous, est spectacle devient à l'instant tableau dès que vous en parlez. Cela est rare et charmant. D'après ce que vous me dites et tout ce qu'on me dit, ma conjecture est qu'on va faire une halte dans la station où l'on s'est un peu brusquement transporté. Les plus étourdis ne sont pas bien hardis. Les plus fiers ne sont pas bien pressés d'avoir satisfaction. On se lance dans une fausse route. On s'en aperçoit. Ce n'est pas une raison pour rentrer dans la bonne. Mais on attend dans la mauvaise, sauf à recommencer. Quelque fois, il n'y a point de bonne route. Ce sont les pires temps. Je vous ai mandé ce qu'on me dit sur moi. Les plus craintifs me conseillent d'attendre jusqu'à ce que l'Empire soit proclamé, ou manqué, jusqu'après le 10 décembre, jour critique, dit-on. Les plus sensés me conseillent de ne point fixer de jour précis à mon retour et d'attendre au jour le jour, un bon moment. Je fais ceci. Je m'arrange pour pouvoir partir soudainement si cela me convient. Je ne dis pas, et je ne sais pas quand je partirai. Si on fait une halte-là, où l'on est aujourd'hui, je changerai très peu de chose à mon premier projet. Il m'est parfaitement indifférent, pour être à Paris, que ce soit M. Odilon, ou M. Ferdinand Barrot qui soit ministre. Je ne veux pas retourner étourdiment à Paris. Je ne veux pas tarder inutilement à y retourner. Ce qui est inutile en ce genre serait inconvenant pour moi. Je ne me fais pas la moindre illusion sur ce qui m'attend à Paris. L'ingratitude ne me touche point ; il n'y en aura jamais plus que je n'en attends. Les stupidités populaires, les perfidies infatigables, et infiniment détournées, des rivaux d'autant plus acharnés qu'il sont un peu honteux les froideurs embarrassées, des indifférents, les poltronneries, des amis, je compte sur tout cela. J'étais puissant avec grand combat. Je suis tombé avec grand bruit. Si j'étais mort, encore passe. Mais je reviens. La plupart s'étonnent quelques uns craignent que je ne sois pas mort. Ma présence est pour les uns un reproche, pour les autres, une inquiétude, pour d'autres simples spectateurs, quelque chose d'inconnu, et par conséquent d'incommode. Tout cela me fait une situation délicate, et qui aura des difficultés. Je ne puis pas la changer. Je ne veux pas l'échapper. S'il y a un bon avenir, je surmonterai ces difficultés. S'il n'y a pas un bon avenir, peu m'importe tout cela. Je ne me serais pas douté du souvenir de la Princesse Wittgenstein. Je le mérite un peu, car je l'ai toujours trouvée très belle, et d'une beauté qui ne ressemble à nulle autre. Je suis très touché d'obtenir ce que je mérite. Onze heures J'ai à peu près répondu d'avance à ce que vous me dites aujourd'hui. Je verrai sur place. Dieu veuille que ce soit bientôt. Plus j'y pense, moins je vois de raison à attendre indéfiniment. Adieu, adieu. Adieu. Il y en a de si bonnes pour ne pas attendre. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Mercredi 7 novembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-11-07

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-

Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3227>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 7 nov. 1849

Heure7 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

2618

Aux Aîches - Mardi 7 Nov^r. 1849
Thiers.

Vous êtes la plus excellente et fidèle gazette (mirroir est trop petit) que je puisse avoir. Vous me convoyez toutes les hésitations, fluctuations, alternatives, du public qui nous entoure. Hui, l'inspiration infatigable; aujourd'hui, impossible. Le brusque renouveau d'inquiétude et de confiance, d'abattement et d'autrui, ces oubli frivoles et ces préventions ostentées, le mouvement perpétuel qui avance. Si peu, ce je ne sais quoi d'immobilité, je devrais dire d'incorrigible, qui persiste sous ce besoin insatiable de changement et de nouveauté, tout cela qui est la France, et surtout Paris dans la France, tout cela est dans vos lettres. Tantôt vous le peignez parce que vous l'avez observé; tantôt vous le reproduisez sans vous en douter. Ce qui, pour vous, est spectacle, devient à l'instant tableau des que vous en parlez. Cela est rare et charmant.

D'après ce que vous me dites, ce sont ce
qu'en me dit, ma conjecture est qu'ils vaient faire
une halte dans la Station où l'on voit un
peu brusquement transporté. Les plus sûrs,
je suis pas bien hardis, les plus sûrs ne sont
pas bien sûrs moi d'avoir satisfaction. On se
lance dans une fausse route. On s'en aperçoit.
Ce n'est pas une raison pour sortir dans
la bonne. Mais on attend sans la mauvaise,
sans à recommander. Si quelquefois il n'y a
point de bonne route, le sens le pire route.

Je vous ai manqué ce qu'en me dit
sur moi. Les plus crointifs me considèrent
d'ailleurs jusqu'à ce que l'Empire soit
proclamé, ou manqué, jusqu'à peu, le 10
République, jour critique, dit-on. Les plus
sûrs, me connaissent de ce point jusqu'
de jour précis à mon retour, et d'ailleurs,
au jour le jour, un bon moment, je fais
cela. Je m'arrange pour pouvoir partir
l'instant même, si cela me convient. Je ne
dis pas, et je ne sais pas quand je
partirai. Si on fait une halte là où
l'on est aujourd'hui, je changerai tout

peu de chose à mon premier projet. Il peut
peut-être être indifférent, pour être à Paris,
qui ce soit M. Odilon ou M. Ferdinand
Barrot qui soit ministre. Je ne veux pas
retourner immédiatement à Paris. Je ne veux
pas rentrer immédiatement à y retourner. Ce
qui est inutile en ce genre devrait convenir
pour moi. Je ne me fais pas la moindre
illusion sur ce qui m'attend à Paris.
L'ingratitude ne me touche point; il n'y
en aura jamais plus que je n'en attendrai.
Les stupéfiés populaires, les magnifiques,
l'infatigable, et infiniment dévoué,
des rivaux d'autant plus acharnés qu'ils
sont un peu honteux, le froidours embas-
tassé, des indifférents, les politrommistes
des amis, je compte sur tout cela. J'étai
pris dans avec grand combat. De suis
tombé avec grand bruit. Si j'étais
mort, encore passe. Mais je reviendrais.
La plupart s'étonnent, quelques uns
croient que je me fais par mort. Ma
prudence est pour les uns un reproche,

pour les autres, une inquiétude; pour d'autre
simples spectateurs, quelque chose d'inconnu,
et par conséquent d'incommodé. Tous cela
me fait une situation délicate, et qui
aura de difficultés. Je ne puis pas la
changer. Je ne veux pas l'éviter. Si
il n'y a un bon avis, je surmonterai ces
difficultés. Si il n'y a pas un bon avis,
rien n'importe tout cela.

Je ne me sens pas dans le souvenir
de la Princesse Wittgenstein. Je le modèle un
peu, car je l'ai toujours trouvée très belle, et
d'une beauté qui ne ressemble à celle autre.
Je suis très touché d'obtenir ce que je mérite.

Sur ce finies.

J'ai à peu près répondu d'avance à ce que
vous me dites aujourd'hui. Je verrai des
place. Bien meilleure que ce soit bientôt.
Plus j'y pense, moins je vois de raison
à attendre indéfiniment. Adieu, Adieu.
Adieu. Et y en a de si bonne nous ne
pas attendre. Adieu.

